

Je ne sais pas à quel moment j'ai arrêté d'avoir peur de la mort.

Jour après jour, je m'enfonce dans un mutisme qui m'égaré. J'ai renoncé à la vie, car la mort m'est devenue plus familière. Elle me guide, dictant mes gestes jusqu'à m'imprégner d'un savoir parfait au-delà des mots et des souvenirs. Marchant sur ses traces, je brise le bras qui s'élève. Ma lame se repaît de la chair de mes ennemis et s'abreuve de leur sang.

Peu à peu, j'ai oublié que la vie avait une saveur.



Detlef...

Des chuchotements. Assis à l'ombre d'un chêne, j'écoute ce qui se dit derrière moi.

– Il est apparu un jour d'orage, un jour de grand carnage...

Cette voix est familière, c'est celle de Sabert.

– Un esprit de la forêt? Un elfe?

– Ce n'est pas impossible, répond-il. Tout ce que je sais, c'est que le Seigneur Cenhelm d'Ealdbury a trouvé un enfant sauvage lors d'une campagne contre les Pictes... là-bas, près du mur d'Hadrien. L'enfant venait de la forêt, traversant le champ de bataille comme s'il fut inatteignable. Son arrivée effraya tant, qu'elle provoqua la fuite des derniers guerriers pictes. On dit qu'il s'avançait vers Cenhelm d'un air hagard, traînant derrière lui, dans sa toute petite main, une épée extraordinaire. L'œuvre d'un artisan au talent inégalable.

– L'arme du destin, souffle-t-on avec effroi.

Wotanbrand, mon épée. J'en caresse le pommeau, d'un geste familier. C'est encore la seule chose en laquelle j'ai toute confiance. Elle est mon âme, ma maîtresse.

– Pourquoi l'appelle-t-on « fils de *Wotan* »? demande un autre.

– Mon père était là-bas, le jour où Cenhelm a découvert Detlef. Il raconte que l'enfant avait les cheveux hirsutes, déployés comme les ailes d'un corbeau, et que ses yeux fixaient un point au-delà de ce monde. Son corps était entièrement nu et couvert d'un sang qui n'était pas le sien. Il semblait sorti tout droit du ventre de *Frigg* et baptisé dans ce tribut à *Wotan*. C'est un enfant de la guerre... un fils du peuple.

Cenhelm, mon père. Lui qui n'avait jamais eu de fils, m'accueillit chez lui comme un don des dieux. Il fit de l'enfant sauvage un héritier, un seigneur, mais surtout, il l'aima plus que lui-même.

Cenhelm... C'est le premier nom qu'on m'a appris, le premier mot qui ait eut un sens. Je ne garde aucun souvenir de mon passé... rien n'existe avant Cenhelm. Son visage s'est imprégné dans mon esprit avec une telle force que, longtemps après sa mort, il me semble encore faire partie de moi.

Suis-je *Saeson*, Pictes ou *Wealas*? Peut-être suis-je encore cet enfant sauvage aux yeux de braise qui, sorti de l'Autre Monde, ne savait parler aucune langue.

Ça n'a pas d'importance... ce jour-là, l'enfant sauvage a choisi son peuple.

Mon nom est Detlef, fils de *Wotan*, seigneur de guerre et champion des *Saesons*.



Il n'y a rien de plus méprisable que l'incompétence.

Quatre hommes. Leurs cheveux sales pendent, comme de la paille humide. Ils sont agenouillés, têtes courbées, cous tendus. Ils attendent que s'abatte sur eux *Wotanbrand*, qu'elle leur arrache la vie.

Toute faute mérite son châtiment, Detlef, celle-là plus que tout autre.

Je chasse Cenhelm de mon esprit.

—Sabert, explique-moi pourquoi je joue les bergers avec ce troupeau de moutons? Pourquoi ne suis-je pas au Sud, à arracher la langue à un ennemi de ma valeur? N'avais-je pas été clair? N'avais-je pas chargé ces quatre imbéciles de nous mener jusqu'à Horsa? Comment peut-on avoir un esprit aussi médiocre? Son armée se trouve à l'embouchure de la Severn! En Powys, non en Conwy! Et où nous ont-ils menés? Il n'y a rien ici qui vaille notre présence!

Sabert laisse entendre un rire à l'image de sa personne : à la fois gras, fort et trop confiant.

—Je ne sais pas, mais je compte bien manger du *Wealas* au repas du soir.

Je résiste à l'envie de lui fracasser le crâne. Ma colère doit être mieux dirigée, appliquée à la justice plus qu'à la vengeance. Tandis que je marche de long en large, au milieu du campement, je savoure cette terreur attisée par leurs esprits superstitieux. Je m'en abreuve comme d'un fin nectar.

—Qu'on leur brise les doigts.

Il n'y a rien de plus méprisable que l'incompétence.

Sabert sursaute.

– Seigneur Detlef, la situation n'est pas si désespérée. Horsa peut très bien se passer de notre aide. N'aviez-vous pas décliné son invitation? Peut-être ne sait-il pas que....

Il se tait. Je suis son regard. Le cercle de curieux, formé autour de ma colère, se scinde pour laisser entrer les seigneurs Eadwig et Aykin. Ils partagent un sourire radieux, ce qui suffit à interrompre ma marche frénétique.

– Detlef, les éclaireurs sont de retour, annonce Eadwig. Tout n'est pas perdu. Il y aurait un village *wealas*, à quelques lieues d'ici. S'il est aussi prospère qu'on le dit, nous marcherons sur lui. Aykin désire occuper ce territoire.

– Mon fils prendra femme cet hiver et je ne veux pas diviser mes terres, explique Aykin.

Je sourcille malgré moi. Oserai-je envahir cette région pour l'offrir en dot à un enfant gâté?

Eadwig et Aykin sourient toujours.

– Nous comptons sur toi, Detlef, avance Eadwig. Tu seras nos yeux.

– Tu nous diras si ce village mérite l'intérêt que nous lui portons, ajoute Aykin.

Ce rôle d'espion me plaît. D'ailleurs, je suis le seul à savoir parler brittonique.

– Et la sentence? ose Sabert.

– Elle est maintenue.



Les puces me dévorent. Damné manteau! Quelle idée de voler les vêtements grasseyés d'un vrai mendiant! N'importe quelle peau poussiéreuse aurait fait l'affaire.

J'empeste la mort! L'infâme, il s'est roulé sur une charogne ou quoi?

Un petit animal traverse le chemin à toute vitesse. Un croassement. Au sommet d'un grand pin, un corbeau agite les ailes. Présage mortel, je suppose. Je n'ai jamais su interpréter les signes du destin.

J'écoute le bruit régulier de mes pas sur le sol, répétant le rôle du mendiant infirme. La forêt dégage un parfum humide, de mousse et d'écorce. Au bout du chemin, la lumière jaillit, coulant entre les

arbres comme d'une source d'eau vive. J'émerge de l'ombre, un bâton à la main. Devant moi s'étend une plaine d'un vert intense, vibrant sous le soleil d'un été qui s'achève. Le voilà, l'oppidum romain dont ont parlé les éclaireurs. Une belle construction, en effet. Un mur de bois et de boue, sur lequel reposent une palissade et quelques tours de garde. Quatre tours. Une seule entrée, face à la forêt. Une enceinte magnifique... voyons voir si une proie aussi facile saura me consoler de cette lamentable erreur de parcours. Entre le pouce et l'index, j'emprisonne une puce que j'écrase avec un plaisir extrême. Je trouve étrange de ne plus avoir de bagues aux doigts. J'appuie une main contre ma hanche. *Wotanbrand* n'est plus là.

J'avance un pied vers la lumière, prêt à pénétrer en territoire ennemi.

Un éclat de rire.

Sortie de nulle part, une fillette passe devant moi. Elle court dans la plaine immense, ses pieds nus foulant l'herbe. D'instinct, je me fonds dans l'ombre d'un cèdre. Elle rit de bon cœur, se croyant au milieu d'un jeu coquin. Elle titube, tentant de retenir un chargement de pommes dans son tablier. Ses mains, déjà encombrées par ses sandales, ne suffisent pas à la tâche. Sa besace improvisée cède sous le poids des fruits. Cela ne l'empêche pas de poursuivre sa course, si bien qu'elle en fait tomber la moitié le long du chemin. Une aumône involontaire que je ne manquerai pas d'honorer.

Une forme blanche.

Je m'enfonce dans le feuillage. Une jeune femme vient vers moi. Elle tente de rattraper la fillette, ramassant ici et là les fruits rouges qui parsèment le sol.

—Esyllt! crie-t-elle, Esyllt!

Elle dit autre chose, mais mon brittonique fait défaut... il y a longtemps que je ne l'ai exercé. Il me faudra vite en retrouver les rudiments!

La dénommée Esyllt a déjà disparu, elle s'est engouffrée dans la masse bruyante des marchands ambulants qui font la queue pour pénétrer dans l'enceinte. La jeune femme abandonne la poursuite, se contentant de réunir les pommes dans son tablier déjà plein. Dans la lumière crue, sa robe blanche rayonne comme un soleil d'hiver. Elle est si près de moi que je pourrais la toucher du bout des doigts. Un parfum de pomme embaume l'air, à la fois acidulé et sucré.

Elle interrompt sa tâche fastidieuse pour éponger son front. Des mèches brunes s'échappent de son bonnet blanc, qu'elle retire d'un geste las, libérant ainsi une épaisse chevelure bouclée encore humide d'une récente baignade. Elle tourne la tête. Des yeux bruns, si pâles qu'ils ont la couleur du miel sauvage. Ils transpercent ma cachette, croisent mon regard, puis balaient l'horizon...

Elle ne m'a pas vu.

Pourquoi suis-je soulagé? Pourquoi ai-je retenu mon souffle?

Ce n'est qu'une gamine sans intérêt, elle n'aurait vu en moi qu'un mendiant infirme. D'ailleurs, la voilà qui rentre chez elle. J'ai assez perdu de temps, il me faut prendre connaissance des lieux.

Il me tarde d'en avoir fini avec ce manteau infesté.



Une puissante odeur d'urine me prend à la gorge. Un parfum de civilisation.

Des poulets courent dans tous les sens, poursuivis par des enfants déguenillés aux visages barbouillés de boue. Leurs petites mains sales touchent à tout, tâtent toutes les denrées et se glissent sous les manteaux, cherchant quelque chose à dérober. Petites pestes! Que j'en vois un s'approcher de moi...

On crie des prix, des denrées, des services... Les marchands ambulants se font écho, renchérissent, se défient. Des femmes de tous âges circulent entre les étalages temporaires d'étoffes romaines, de parfums égyptiens, de tapis persans et d'amphores grecques. Des hommes se laissent tenter par les plastrons métalliques, les chevaux racés, les épées ouvragées. On achète, on négocie, on se dispute.

Une femme enfile une nouvelle bague, une fillette un nouveau bonnet.

Je mets au défi ma démarche d'infirme en arpentant, comme tant d'autres, les ruelles de ce village. On prend soin de ne pas me toucher, on évite soigneusement mon regard. Je prends note du nombre de gardes postés le long des passerelles. Ils sont peu nombreux, mal armés, et tous engourdis d'ennui. Décidément, ces villageois sont une proie facile, et avec ces marchands au milieu d'eux, une proie enviable.

Je sillonne les ruelles, comptant les habitations. Elles sont toutes semblables : des murs blanchis à la chaux et des toits couverts de paille. Elles s'entassent les unes près des autres, rassemblées entre les murs de

l'enceinte comme un troupeau de moutons dans son enclos. Ces pauvres *Wealas*, s'ils savaient qu'une horde de loups les guettent.

Quelques croix se partagent les portes, la plupart sont encore gravées de symboles runiques... lointains échos d'un passé tourmenté.

Je me retrouve, une fois de plus, au milieu de la place du marché. Je rôde près d'un étalage d'articles de cuir. Je repère un baudrier décoré de fines lanières métalliques, sur lesquelles l'artisan a ciselé de savantes triskèles. Je tâcherai de m'en souvenir, au moment de partager le butin.

Assailli par les arômes confus d'huile, de vin et d'épices, j'entends un marchand vanter les propriétés curatives du sel.

Un homme m'observe.

Une surface d'étain bosselée me renvoie mon reflet. Sous une houppelande graisseuse, un visage apparaît, encadré d'une barbe tressée et de longs cheveux noirs. C'est un visage redoutable, où brille un regard de fauve. Des yeux de tempêtes et de mort. L'enfant sauvage est toujours en moi.

Près d'un étalage d'étoffes, j'évite une petite sottise qui gesticule en négociant un prix. Claudiquant de la plus belle des manières, je chemine jusqu'à un coin isolé près de la porte de l'enceinte. Je me laisse choir sur la terre dure, une aumônière devant moi, fin prêt à cueillir le plus d'informations possible. L'endroit est parfait. D'ici, je peux voir entrer et sortir les paysans, compter les soldats, repérer les lieux stratégiques et évaluer les risques. Ces derniers dépendent de tous ces facteurs, mais surtout du nombre de ruelles. Plus elles sont nombreuses, plus mes hommes seront exposés en entrant par la place principale. Comme l'oppidum n'abrite qu'une petite population, une centaine d'adultes tout au plus, les pertes seront réduites. Il faudra s'attendre à une pluie de flèches... puis une milice paysanne débraillée à l'intérieur. Les familles s'enfermeront dans des chaumières enflammées, comme d'ordinaire. Des brûlures, quelques morts... Ce sera peut-être intéressant, qui sait?

Une pièce de bronze tinte, ricochant sur une autre.

L'aumône... que dire? Je marmonne un remerciement en brittonique.

—Lève les yeux, Étranger. Vois qui est ta bienfaitrice.

Cette voix... Un parfum sucré.

Mon regard croise celui de la jeune femme aux pommes. Blémissant devant mon aspect, qui a tout du revenant, elle me dévisage longuement avant de reprendre la parole.

–Toi... tu n'es pas des miens.

J'entends battre mon cœur. C'est impossible... Je secoue la tête, empruntant un air idiot.

–Breton! dis-je en me frappant la poitrine.

Les yeux de la jeune femme scintillent, comme deux anneaux d'or.

–Tu n'es pas plus Breton que mendiant... *Saeson!*

Je ne peux m'empêcher de sursauter. Cette dernière phrase, elle l'a dite dans ma langue. Ma confiance vacille.

Elle sait tout...

–Tu es trop fier et ta stature est trop droite pour un mendiant. Tu n'es rien d'autre qu'un espion!

–Qui t'a dit que j'étais Saxon? dis-je en brittonique, délaissant toutes mes ruses.

Ses cheveux bouclés tremblent. Ils me semblent vivants, animés par cette colère dont elle garde encore le contrôle. Je crains qu'elle le perde. Son visage aux traits parfaits semble froid, d'une dignité divine. Je sens son regard ardent me transpercer, chercher en moi, me percer à jour, m'enflammer. Elle peut me réduire en cendre, je le sais.

Elle me tient à sa merci.

–Tes yeux, répond-elle dans un souffle... J'y lis la cruauté.

Je suis mort.

–Vous nous avez déjà soumis, pourquoi envahir les terres de l'Ouest? gronde-t-elle, les yeux humides et le cœur en sang. Nous ne possédons que nos vies, alors que vous, Saxons, avez arraché aux enfants d'Albion tout le pays.

Pauvre idiote! **TUE-MOI!**

–Mon peuple a besoin de vos terres! Nos enfants ont faim.

–Faites moins d'enfants et laissez vivre les nôtres!

Cette phrase, elle me la crache au visage. Elle ne peut plus retenir ses larmes, qui coulent sur ses joues blanches... douces... un visage de marbre, de statue. Une divinité romaine.

Où va-t-elle? Où court-elle?

REVIENS! TUE-MOI!

Je marche derrière elle, d'un pas engourdi. Il me semble que j'émerge d'un long sommeil... Que m'a-t-elle fait? Pourquoi s'en aller? Un cri aurait suffi.

Je dois mourir. Je mérite la mort. Je suis un espion!

Elle s'immobilise devant la porte d'une chaumière, d'où vient une délicieuse odeur. De la nourriture. Un morceau de viande cuit à la broche. Elle hésite un moment, le front appuyé sur la porte. Elle entre. Disparais. Elle m'a accordé un sursis.

Des éclats de rire viennent de la chaumière. Je regarde autour de moi. Je me tiens au milieu d'une ruelle, bien en vue de tous. Je dois partir sans tarder. Reprenant mon bâton et mon aumônière, je traverse le marché. La porte de l'enceinte est tout ouverte, elle semble me saluer... riante, heureuse de me revoir. Je la franchis, le cœur au bord des lèvres.

La forêt. Je dois regagner la forêt. Trouver un abri.

Derrière un arbre, je m'arrête pour vomir. Mes mains tremblent, mes genoux aussi. Un goût aigre sur la langue. Le goût de la vie.

Le gémissement du cor fait trembler l'air. Dans la plaine, un grincement. La porte se referme.

Elle a parlé.



Mes pieds me ramènent au campement.

Des yeux inquiets me scrutent, me suivent. On s'immobilise à mon passage, on s'écarte de mon chemin. Les rires s'estompent, les paroles meurent. J'avance lentement, les épaules alourdies et les pas traînant. Je jette la cape du mendiant dans le premier feu. Elle grésille, dégageant une épaisse fumée dont l'odeur infecte me donne un haut-le-cœur.

Un à un, je retire chacun de mes vêtements pour les brûler. Sabert accourt, il me revêt de son manteau et ordonne qu'on m'apporte de nouveaux habits. Je me sens sale. La peau me démange. Je me gratte tant que mes poignets en saignent.

Eadwig et Aykin apparaissent devant moi, leurs visages encadrés des flammes du feu qui nous sépare. Leurs voix se mêlent, forment plusieurs échos qui dansent dans ma tête, dans les flammes...

Entendu l'alarme... comment...

Je bois longuement à l'outre que Sabert m'a tendue. La bière délie ma langue, recouvrant l'amertume. Elle glisse dans ma barbe et coule dans mon cou, jusqu'à la dernière goutte. J'ai encore soif. Du dos de la main, j'essuie ma bouche.

Je laisse grandir leurs craintes, goûtant le pouvoir du silence.

—J'ai repéré quelques petites choses que je compte bien me réserver.



J'emprunte le sentier. Des bruits de pas étouffés, le son de ma propre respiration. *Wotanbrand* se balance à ma ceinture. La lumière de la lune s'insinue entre les arbres, jetant une clarté froide sur des silhouettes fugitives. Sabert émerge des ténèbres. Il se tient droit, face à la plaine. Son casque aux longues cornes lui donne l'aspect d'une créature légendaire.

Un froissement de plumes. Une ombre s'échappe des bois, s'élevant dans l'air tiède. Le ciel est immobile et silencieux. La nuit est claire, la plaine dégagée. Je me lève à mon tour. D'un signe de la main, je déploie l'armée. Elle s'avance. C'est une meute de loups affamée. Les crocs découverts, elle se glisse hors de la forêt. Elle ne craint pas d'être aperçue, on ne peut plus rien contre elle.

Je dirige la marche. Je ne suis qu'une ombre au milieu de ce mur de la mort qui, pas à pas, fait son chemin vers la destruction. L'air vibre. L'oppidum laisse entendre un chant plaintif qui se répercute sur la forêt. Le son larmoyant s'étire, inondant la plaine d'un écho incessant.

Les feux d'alarme apparaissent, encerclant le village. L'enceinte forme un anneau de flammes, dont la lumière chatoyante déborde du rempart à travers ses multiples failles. Depuis la forêt, je peux voir les

archers courir le long de la palissade. Chacun d'eux a un arc appuyé sur son épaule. Je devine les mains tremblantes des vieillards, l'impatience naïve des jeunes hommes.

Mes guerriers avancent lentement, frémissant d'impatience... ils n'ont qu'une envie : faire couler du sang *wealas*. Les chiens jappent, devenus fous par les lamentations du cor. Les voix s'élèvent, enflent. On entonne l'hymne à la mort. Les prémices d'une offrande à Wotan.

La plaine frissonne sous nos pieds. Les chiens hurlent, tirant sur leur laisse. Sur une charrette, le bélier roule à nos côtés. Le peuple marche au rythme des tambours, au milieu des voix, des jappements et du grincement des roues.

Un bourdonnement, des sifflements. Le ciel s'illumine.

Les boucliers se dressent. Une pluie de flèches s'abat. Des cris, de part et d'autre.

Hache de guerre sur l'épaule ou épée au clair, nous poursuivons notre marche prudente. Les voix de mes hommes enflent... L'appel du sang résonne à mes oreilles. Mon cœur s'emballe, tremblant d'excitation. Je chante à mon tour, de tout mon corps, puisant ma force dans cette louange à la gloire de mon peuple.

Une odeur âcre de fumée me prend à la gorge. Par-delà les murs de l'enceinte, un feu gronde.

Le bélier s'abat. Les tambours martèlent le rythme de la destruction. On a renforcé la porte, mais elle ne tiendra pas longtemps contre notre acharnement. De l'huile tombe du haut de la palissade, trois guerriers se jettent au sol en hurlant. Le feu court sur le sol. Ma voix scande des encouragements, des injures. On redouble d'ardeur.

Le bois craque, explose.

La porte de l'enceinte tombe avec fracas, crachant des tisons enflammés. Nous nous précipitons à la rencontre des *Wealas*. Nous avons soif de victoire, soif de sang.

Je tire *Wotanbrand* de son fourreau. Le doigt du Destin. Sa splendeur éclate dans la lumière blanche des étoiles. Elle danse, la belle cavalière. Chaque mouvement est mesuré, aucun n'est vain. Tous portent la mort dans le camp ennemi. Le sang gicle, bouillonne. Les râles des blessés se mêlent aux gargouillis des égorgés, toutes langues confondues.

Nos sourires sont carnassiers, nos yeux voraces et nos mains, tendues comme les serres d'un aigle prêt à cueillir sa proie. On se bouscule, pressé par l'appel du sang.

Les lames s'abattent, les crocs se referment.

L'ennemi tombe, submergé.

Les cris se transforment en gémissements. Les rires de mes hommes dominant maintenant les jappements fébriles des chiens. Les derniers défenseurs se sont repliés vers les habitations.

Un hurlement de femme... je me tourne dans la direction prise par la Bretonne. Je n'ai pas oublié. Mon cœur gronde de colère. Je fais signe à Aesc et Sabert de me suivre. J'emprunte cette ruelle familière, marchant sur les traces de l'étrangère. Une colonne de fumée s'élève, masquant à demi la lune pleine. Mes pas s'arrêtent devant sa chaumière, hésitent. Le toit se consume, mais la porte est intacte et les fenêtres barricadées. Je n'entends rien venant de l'intérieur. Elle doit y être encore. Quelle folle! Elle aurait mieux fait de me tuer!

Qu'as-tu fait, mon fils?

Je détourne le regard.

Ne dois rien à personne, Detlef, pas même la vie.

Un craquement fait taire Cenhelm. Derrière moi, Aesc a enfoncé la porte d'une autre demeure. La Bretonne attendra. J'entre, Sabert à ma suite. Un homme nous barre la route. Il pointe un glaive rouillé en direction de mon visage. Sa main est secouée de tremblements, tandis qu'une sueur abondante coule dans ses yeux exorbités, qu'il cligne de manière frénétique. J'écarte son bras d'un geste las. Avec une nonchalance exagérée, je fais le tour de la pièce. Un pupitre enfoui sous des livres de comptes. Des bouteilles d'encre, une plume. L'atelier d'un clerc, de toute évidence... Parfait! Le mien est mort, justement. Dans un coin, une femme cache derrière elle ses trois enfants brailards. D'une main ferme, elle se fait un bouclier d'un plateau d'argent bosselé, tandis que de l'autre, elle nous menace d'un poignard.

—Laissez vos armes, dis-je en brittonique.

L'homme sourcille, puis se renfrogne. Sans doute est-il vexé que je ne daigne pas me mesurer à lui. Il crache à mes pieds, provoquant la fureur d'Aesc et Sabert. Je les retiens.

–Laissez vos armes et je vous laisserai la vie sauve.

Des rires. Je me retourne, regardant par la porte éclatée. D'ici, je peux voir un groupe d'hommes s'attrouper devant la chaumière de la Bretonne... Bien fait pour elle! Qu'elle apprenne donc à n'avoir pitié de personne!

Un homme s'écroule, le visage crépitant. De l'huile.

Que font-ils? N'ont-ils jamais ouvert une porte de leur vie? Quelle bande d'incapables! S'ils ne meurent pas tous, c'est moi qui les achèverai!

Devant moi, le clerc pointe toujours son glaive.

–Laissez tomber vos maudites armes! Ou je jure d'égorger vos fils et de vous pendre avec leurs tripes!

L'homme blêmit.

Ma voix me fait peur. Elle semble être le feulement de quelque créature maléfique. Mon regard revient, inlassable, sur la chaumière voisine. Les *Saasons* en ont enfoncé la porte, ils se précipitent dans le brasier. Des rires. Une pression sur ma poitrine. J'ai du mal à respirer.

Cet imbécile de clerc n'a pas bougé! Derrière lui, les enfants couinent. La femme chuchote des prières confuses, entremêlées de supplications adressées à son mari.

–Raffig! geint-elle. Je t'en prie!

Des cris. Encore des cris.

J'ai mal.

Damnée sorcière! Elle n'aurait pas dû... maintenant je lui dois la vie!

Un hurlement. C'est moi.

Une chaise vole en éclats contre le mur. Je hurle encore... je hurle toujours.

Le clerc s'écroule au sol. J'ai du sang sur les mains. Je l'ai frappé.

Aesc et Sabert s'emparent du couple.

Des rires d'hommes. Des rires obscènes. Ils viennent de la chaumière, celle de la Bretonne.

Mes pieds me portent, ils s'avancent. Je ne devrais pas m'en mêler.

L'air tremble et grésille. J'enjambe trois cadavres, puis m'arrête dans l'embrasure. La poutre principale s'est effondrée au milieu de la pièce. À mes pieds gît un corps enflammé. Une fumée âcre lèche mon visage, me brûlant la gorge et les yeux. Dans l'ardeur des flammes, je distingue Ceadda, Oeric et Drogo. Ce dernier est agenouillé devant le corps d'une femme. Occupé à en déchirer le corsage, il ne m'a pas vu entrer.

–Sortez!

Ma voix gronde dans les ténèbres, comme le tonnerre annonçant l'orage. On s'effraie, craignant la colère du fils de *Wotan*. Ceadda et Oeric se hâtent de m'obéir. Drogo hésite, jette un œil sur la femme à ses pieds. Je suis son regard.

C'est elle.

–Elle est à moi, clame Drogo, c'est mon butin.

Je reçois cette phrase au visage, comme une gifle.

–Chien! Tu oublies qui est ton maître.

Je m'avance vers lui. Il brandit une lame, que j'esquive. Ma main gauche lui saisit le poignet, tandis que la droite appuie *Wotanbrand* contre sa gorge. Il me semble que mes mains veulent échapper à mon contrôle. La rage s'empare de mon esprit. Je crache à ses oreilles, sifflant comme un serpent :

–Le sort de cette femme est entre mes mains.

Drogo cherche un moyen de m'échapper. Son sang glisse sur ma lame, où dansent les flammes de cet enfer. Je hurle d'une voix dénaturée.

–DIS-LE!

Il avale sa salive, sa gorge se heurtant à *Wotanbrand* qui se fait de plus en plus insistante.

–Elle est à vous, Seigneur Maître.

Mes épaules se relâchent, ma lame s'écarte. Je le regarde s'enfuir, me demandant si je n'aurais pas dû l'égorger comme un goret pour l'affront qu'il m'a fait. Le feu crache et postillonne des étincelles qui tourbillonnent autour de moi. L'étrangère est toujours là. Épouvantée. Ses prunelles d'or semblent

prisonnières d'une cage de flammes. Elle ne peut détourner son regard du mien. L'odeur lourde et sucrée des pommes flotte dans l'air brûlant.

– Tu m'appartiens maintenant.

